

ETC



Diviser, embrasser, puis disparaître

David Miller, *Make a mess then clean it up - The kiss*, à Souffles, 7044, rue Saint-Urbain, Montréal. 6 octobre - 5 novembre 2005

Caroline Loncol Daigneault

Numéro 74, juin–juillet–août 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34928ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loncol Daigneault, C. (2006). Compte rendu de [Diviser, embrasser, puis disparaître / David Miller, *Make a mess then clean it up - The kiss*, à Souffles, 7044, rue Saint-Urbain, Montréal. 6 octobre - 5 novembre 2005]. *ETC*, (74), 57–59.

Montréal

DIVISER, EMBRESSER, PUIS DISPARAÎTRE

*The kiss = 0333M &H***David Miller, *Make a mess then clean it up - The kiss*, à Souffles, 7044, rue Saint-Urbain, Montréal. 6 octobre - 5 novembre 2005

Ce qui attend dans les objets eux-mêmes a besoin pour parler, d'une intervention, avec la perspective que les forces mobilisées de l'extérieur et à la fin toute théorie appliquée aux phénomènes s'apaisent en eux.

Theodor W. Adorno,
La dialectique négative, p. 37.

David Miller prend le pouls de ce qui résiste et de ce qui échappe à toute expérience du monde, sensorielle ou historique. Par une approche à la fois conceptuelle et poétique de la photographie, de la sculpture et de l'installation, ses œuvres embrassent la part manifeste et aveugle de la mémoire. Les interventions de David Miller à Montréal sont rares, mais elles laissent certainement des traces. Des questionnements. On garde, par exemple, de *Sans titre ou Vincent missing*, présenté en 1997 chez Article, le souvenir des valises suspendues à des cordes de piano résonnant par-delà le temps. Aussi, son exposition *Make a mess than clean it up*, réalisée dans

l'espace d'exposition Souffles en octobre 2005, n'est pas encore tout à fait disparue.

C'est donc avec *The kiss*, l'œuvre unique de *Make a mess then clean up*, qu'est inauguré Souffles¹. Situé à l'intérieur d'un ancien atelier de couture dont les locaux sont maintenant convertis en studios, l'espace d'exposition demeure problématique : la galerie est vide. Seulement, au sol, des lattes de bois ont été astiquées tout le long du mur nord, créant un motif graphique de bandes claires s'avancant sur un plancher sombre. C'est tout. On apprend toutefois que l'œuvre poursuit sa course de l'autre côté du mur, dans la cuisine commune des artistes de l'immeuble.

Côté galerie, l'intervention de Miller s'énonce comme objet de réflexion. Un positionnement contingent de la pensée vis-à-vis de l'œuvre d'art s'engage dès lors. *The kiss* peut s'inscrire dans la lignée des œuvres in situ et des œuvres au sol, de l'art minimal et de l'art conceptuel. Des noms affleurent : Carl André, Robert Smithson, Lawrence Weiner, voire Brancusi. Puis des considérations : il y a surenchère du discours. Pensons notamment à des méditations sur l'espace, le temps, l'abstraction formelle, l'abstraction philosophique. Puis, nous voyons les manifestations de l'œuvre par son absence : sa portée discursive dépend de celle ou de celui qui se trouve là, sur le plancher comme plan et devant le mur comme frontière.

Côté cuisine, on passe sur l'art sans s'en apercevoir. Bruits de vaisselle, de conversations et d'eau qui coule. Tiens, les lattes du plancher sont propres tout le long du mur. Un bout d'œuvre. Que vient-il dire de ce côté du mur ? Eau qui coule, conversations, bruits de vaisselle. *The kiss* se dessine dans un espace bondé d'interférences. Il n'est rien autour pour lui consentir le statut d'œuvre d'art.

The kiss situe ses points d'ancrage symboliquement et concrètement des deux côtés d'un mur, mettant en place le schéma d'une opposition. Or, la forme de l'œuvre fait plus qu'accuser un mur, elle cherche à enjamber les contradictions, tout en émettant l'idée d'une réunion (*The kiss*). Entre deux lieux, elle circonscrit un espace de dialogue, une sorte de tiers espace se profilant à l'horizontale. Cette zone, cette ouverture est directement abstraite des structures en place (des lattes de bois et de la division murale) dont elle affirme l'existence. En cela, David Miller retient certaines propositions de l'art conceptuel. Il partage avec Lawrence Weiner « une conception basée sur la contingence et la contextualité »². Avec *The kiss*, il désigne les supports matériels qui, à plusieurs plans, si-



tuent l'art dans la galerie et la galerie dans l'immeuble. Le titre de l'exposition chez Souffles, *Make a mess then clean it up*, trouve son écho des deux côtés du mur. On pense au désordre et au brassage des choses ou des idées qui précèdent toute réalisation, tant dans une cuisine que dans une galerie. Cette référence au processus de création vaut d'ailleurs pour les démarches entreprises dans les ateliers voisins et, antérieurement, dans l'ancien atelier de couture. Sur le carton d'invitation, l'image est celle d'un fatras d'objets. L'exposition, elle, nous montre un espace quasi-vide. D'un état à l'autre, il y a l'exercice de récurage des lattes de bois, une suite de gestes, le temps qui s'écoule et, progressivement, un éclaircissement : *Make a mess then clean it up*. De l'exercice de nettoya-

ge, rien de spectaculaire n'est révélé. Pas d'artefacts. Pas de texte ou de marques significatives à décrypter pour élucider l'œuvre ou d'autres énigmes. Il y a simplement la présence d'une zone de lumière qui tend à s'obscurcir de jour en jour.

L'ombre, la lumière et l'indice d'une présence qui les traverse : on se rapproche de la photographie. Encore plus, il y a l'idée d'accorder une valeur de témoignage aux signes les plus élémentaires. *The kiss* permet au mur, au plancher, à la galerie, à la cuisine de former un langage qui s'articule dans le temps et l'espace. Cela renvoie au travail photographique de David Miller, qui prête cette même attention aux signes matériels des lieux, à leurs vérités empiriques. Déjà, ses expositions *Collecting Shadows* et *Legend*³



évoquaient les horreurs de la Deuxième Guerre Mondiale par le témoignage indiciel de l'archive (une multitude de photogrammes de plantes, d'insectes et de débris ramassés sur des sites historiques). C'est un acte de foi que de s'attacher à des signes ne disant rien en soi, mais qui sont pourtant intimement liés aux réalités de la guerre. On s'aperçoit des limites de la mémoire, non seulement la nôtre, mais celle du monde physique, des plantes, des insectes et des débris. Il en est ainsi avec *The kiss*. Alors qu'on croit pénétrer la mémoire d'un lieu, on se trouve devant une sorte de tache aveugle.

CAROLINE LONCOL DAIGNEAULT

NOTES

- ¹ Souffles est un projet mis sur pied en collaboration par Vida Simon et Jack Stanley. Il s'agit, dans sa forme actuelle, d'un lieu d'exposition et d'événements situé dans un ancien atelier de couture, à Montréal. Cet espace vide, éclairé par un puits de lumière, accueille des œuvres d'art visuel, des performances, des conférences d'artistes, des lectures de poésie, des tables rondes et des activités qui résistent à toute dénomination.
- ² Benjamin Buchloh, *L'Art conceptuel, une perspective*, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 2^e édition, 1991, p. 118.
- ³ *Collecting Shadows*, Saint Mary's University, Halifax, *Legend*, Gallery 44, Center for Contemporary Photography, Toronto, 2000.